

J'ai été fait des miettes du monde. Archipel, éparpillé de part la planète, j'ai employé la longueur d'un voyage, qui n'a d'autre mesure que moi-même, à rassembler tout ce qui me constitue.

Gènes partagés, mélangés, loterie dans un clandestin tripot. La nature, à la naissance vous ordonne un visage. Mais elle n'est jamais satisfaite. Elle rature, elle triture, ponce, creuse. La matière, c'est vous. Vous êtes raturé, trituré, poncé, creusé... Gouge du temps, épreuves multiples. Finalement, l'esquisse n'aboutit pas à la figure idéale vers laquelle on suppose... Elle abandonne, elle vous jette. Sans importance. Déjà, ailleurs, il y a d'autres essais en cours, par millions, un laboratoire sans trêve, auquel, peut-être, vous avez contribué. Nous n'aurons été qu'une ébauche de dessin, travail en cours délaissé, une page salie et jetée – presque toujours avant la signature. Nul n'y voudrait, à la fin, poser sa griffe.

Je me résume: ici, toutes ressemblances avec des personnes qui ne seraient pas faites de pure fiction ne pourraient être que les fruits d'un improbable hasard. Ou d'une rencontre. D'une inconsciente réminiscence. La matière d'une page, d'un texte qui, si je ne mens, aurait persisté dans un ombreux repli sous ma blanche crinière.

Ici est mon île véritable; ici, je me retrouve.

Mots. Pris aux mots. Jusqu'à la chute dans l'herbe...

On ne s'enfonce dans le texte qu'avec le mince espoir d'un peu plus comprendre à l'issue du chemin. Heureux qui à la halte constate qu'il ne s'est pas égaré dans les profondeurs, peut-être centrales mais obscures. Heureux déjà qui se retrouve dans la semi-clarté d'où il tentait de sortir. Il aura au moins, Laërte, parcouru le chemin, de la clairière illuminée au guet-apens au coin du bois, comme dans la

forêt où l'attend le pire et le meilleur les sentes peu fréquentées pleines de surprises et les traverses rares entre les allées larges de grands charroies. S'est-on nourri assez l'esprit pour survivre qu'on aura tenu son pari, pas si stupide s'il a permis de franchir les yeux ouverts un temps qui nous est attribué sans mesure, dans un arbitraire qui à creuser la question en fait pour bonne part le prix. Le texte donne, à durer, des extensions qui ne sont pas de mêmes matières, mais que le cerveau humain se plaît à mastiquer, machine à métaphores qui amplifie l'espace et le parcours plus vite que l'électron; un seul pas et il enjambe l'infini – l'éternité n'existe pas de nous être donnée, mais qu'à le parcourir une idée seule suffise, idée, je le concède, aussi obscure que le plus sombre coin du bois où nous tomberions surpris par les coupe-jarrets. Le découpage du scénario, original à chaque fois dans sa plus grande banalité, est ce texte qui ne subsiste que de s'articuler parcelle après parcelles, mille-pattes que la coupure espace sans interrompre. Je suis toujours dans le grand texte, ignorant si je contribue à la chaîne ou à la trame, mais percevant un fragment du fil, et quelques longueurs recto et verso des fibres que je croise. J'espère avoir bonne vue, mais c'est la lumière ou la nuit que je traverse qui finalement en décide. Je peux couper le fil à tout instant, mais ignore à quel aller ou retour de la navette il va rompre ou être par quelques mystérieux ciseaux coupé. Quelle phrase articulée jusqu'au point, ou quels mots aux sens suspendus à la précision de ceux qui devraient venir, pèseront sans le prévoir une conclusion improvisée? Mots ordinaires, ils n'étaient qu'une phrase après les autres posée, et les voici investis de l'honneur boiteux d'affirmer le terme d'un discours. Et nous ne serons plus que ces quelques mots, grains

parmi les grains de l'immense plage que la marée remue et mélange, use et donne parfois à voir. Un grain, en somme, sans bientôt d'appartenance autre que le tout, cet univers d'infinis dans lequel court un électron qui dirait s'appeler Laërte.

Je peux rêver dans mon fauteuil, j'avance. Je regarderais dans la vague jouer l'enfant de mon sang, le suivrais des yeux comme si mon regard était la corde qui assure l'escalade, et détourner le regard provoquerait la chute. Persistez. Agrippés au réel ou au texte, mes yeux brouillés ne distinguent pas toujours une frontière. Persistez. Il y aura encore pour vous des Nausicaa étalant le linge blanc sous les rayons du soleil alors que je ne serai plus du vent que la matière impalpable.

Depuis longtemps je suis comme le capitaine sur le pont, debout sur ma page blanche. Ça tangué, ça roule, l'encre dérape, j'enchaîne, je trame, ordre et désordre, sans sortir de mon port, jamais. Le monde passe dans la bourrasque, l'odeur du large bat les rochers, il naît, il meurt sur un rectangle de papier – oui internet résout des problèmes mais, sur un coin froissé de son carnet, un poète avait à la main, de sa main d'homme écrit "j'en ai marre je me flingue" et s'est pendu et fusillé sans avoir donné la réponse.

N'en pas déduire de conclusions définitives. Il y a certes encore de l'amour. Tu chantes le galet dur au pied qui rassure ta marche mieux que les moelleux et mobiles sables d'ailleurs. Tu chantes les rivages abrupts de rocs taillés à fendre l'élan des vagues les jours colères du ciel. Tu chantes la couleur aux insaisissables nuances qui miroitait dans les yeux aimés, et le mot bleu n'est plus que quatre lettres inanes pour dire l'impossible multiplication illimitée des lumières qui traversent jusqu'aux varechs la mouvance humide de tes rêves. Tu plongeras

jusqu'au dernier jour du haut de ces rocs maritimes nageant vers les fonds insondables de tes dérives, ô images recomposées mille fois de l'instant fugace saisi d'un regard échangé, du frôlement des lèvres, d'une main effleurée pour éviter les paroles. Tu diras que ces plants odorants déchirent la peau, que ces écorces dures s'écaillent sous le pied du grimpeur, que la branche traître du figuier se brise sans avertir, et que l'autre, dit de Barbarie, signe une frontière entre la terre durcie de lumière et le roc. Tu diras que tu aimais cette soif de midi quand tu rejoignais pour la trêve solaire l'ombre de ta sombre demeure aux fenêtres étroites. Tu diras que tu aimais le fruste repas d'olives, de pain et d'un rond de fromage arrosé de l'âpre aigreur du lait de chèvre. Tu diras les raisins dorés, les orages de l'automne, les ciels radieux de l'hiver quand tu t'actives bras nus sur ta barque ou à bêcher au potager. Tu diras les longues pluies des printemps, les amandiers qui proclament la neige des beaux jours sur le vivace de l'herbe. Tu diras l'accablant des jours de fournaise et les nuits en sueur des corps nus ignorant le sommeil. Tu diras ce pays d'amour sauvage qui entre torrent et mer est ton île natale, ton œuf, ton nid, ta demeure obscure et ton tombeau inéluctable. Tu diras que si un jour un vent violent du nord t'a porté vers des lointains, d'autres vents aux douceurs insidieuses t'ont ramené vers ces galets qui portèrent l'enfant gauche jusqu'à l'adresse des gestes adolescents. Tu diras que ce pays loge depuis toujours dans ta tête, qu'il n'existe pour personne, et que tous avec toi le peuvent partager. Et tu diras, Laërte, tu diras ce que tu as vu, ce que tu vois, et mêlé, indiscernable, tu diras ce que tu as cru voir.

Chute. J'entends des voix, j'entends des voix ; j'entends ma voix qui se dispute avec

violence contre les mots qui viennent battre sur le quai de l'habitude. Je suis le chercheur, le vrai chercheur, qui pourrait quoi chercher si ce n'est à comprendre ? Comprendre un peu, s'il est temps encore, ce qu'est la vague qui m'aveugle et le sel dedans qu'ignore le regard naïf. Dois-je attendre la brûlure sur la plaie pour deviner sa présence ? Tu touilles tes propres viscères, tu étouffes tes cris de douleur dans l'écriture muette de la cour : ce sont les hurlements d'ivrognes querelleurs qui explosent ton crâne. Tu es la foule exaltée qui répète les sons sans comprendre les mots et, comme le fauve tueur d'homme, flaire le sang que lui promet sa fureur. Tu es, je suis le plus vulgaire penseur de pas de porte le soir à la fraîche qui ne réclame que d'être applaudi. Je suis aussi celui qui jamais ne pardonne dans la confusion des souvenirs d'avoir lui aussi mis la main à la pâte. J'entends, j'entends des voix indistinctes toutes qui parlent en même temps. Il y a Adam Sans Domicile Fixe qui réclame la clé pour entrer au jardin ; il y a Dante sans espérance qui te guide dans le dédale des vocabulaires nouveaux ; il y a Descartes qui braque son puissant projecteur sur le point origine de toutes pensées ; il y a Sigmund Freud qui déplace de point en point le ver dans le fruit et la peste dans sa valise ; il y a Pétrarque qui taille dans sa chair un amour sur mesure, tout fait main comme un costume ; il y a William Shakespeare qui joue du fou avec malice, le roi sera échec et mat, la reine meurt et l'innocente aussi doit périr. Il y a le goût d'une madeleine, un jaune de lumière et de tilleul, et cette tache dans la moisissure sur le mur que signalait un peintre jadis, tache humide aux contours fabuleux. Il y a tous les silences que Stéphane cernait et qu'Arthur prétend hurler... Il y a tant de voix qu'on se croirait dans un dictionnaire à feuilleter au hasard,

tous ces sens embryons qui ne demandent qu'à éclore. Dans leurs prisons de bois les crus bouillonnent les saveurs de l'avenir. Je suis ivre de sucres et de carbones, je le suis plus de mots que d'alcool. Qui heurte aux tempes ce murmure de ruisseau, mon sang ou l'oubli qui voudrait prendre mon nom ? Je suis Personne le toujours coupable, la personne qui d'être est déjà nommée, cette vie que nul n'entend dans la profusion de voix posées dans l'urne. Je suis, ou plutôt j'étais... ou peut-être sera ? Si je pouvais trier dans la grande confusion des temps, poser ici une virgule et un jour un point pour que la phrase s'achève et qu'une autre commence, m'endormir comme un qui capitule, sans conditions... Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark et en d'autres états qui s'annoncent républiques. Mais si j'ampute la partie purulente, l'hémorragie tuera le Danemark et les républiques aussi. Alors, je combats, j'atténue, mais je supporte la douleur qui signale que, non, je ne suis pas encore mort ; vivant, vivant encore puisque je souffre. Encore un tour, monsieur mon bourreau. Encore un tour de mon île. Encore et encore... et puis je tomberai le nez dans la poussière ou dans l'herbe mouillée. Grouillement de la vie dans la prairie quand le matin s'ouvre. Ou bien sur le dos, dans le cœur d'une nuit, les yeux vers l'infini des étoiles qui vacillent. L'univers qui lentement pivote appuyé sur mon crâne ouvert à tous horizons. Encore un tour... Encore un tour ?

Encore un tour d'Homère. Comment se fier aux poètes ? Le temps, certes, n'est jamais à notre taille... pour le joueur qui lit aux dès le point perdant, lui qui ne chante qu'un seul amour, pour la première fois ta main, pour la première fois ta bouche ; et puis voici les lendemains, l'amant dormant comme une souche, rêvant, rêvant déjà qu'il n'est qu'un

lièvre que le miroir crée sur la route au rétroviseur de l'auto. Tu chantes Cassandre, et de la tristesse aux paysanneries... tu l'oublies : les cheveux de ta maîtresse sont tantôt blonds, tantôt de nuit ! Marie, Sinople et puis Hélène, ou Laure ou Elsa, qu'importe, et d'autres, que tu ne veux nommer... "Mignonne, allons voir si la rose"... N'allait pas plus loin ton soucis, qu'elle jette sa blouse aux orties, et ses dentelles sous les taillis...

Je ne prononcerai pas de noms. Je referai sur mes lèvres avec des mots les mouvements de vos lèvres. Ce sera une chorégraphie minuscule, une danseuse de souvenir sur la musique des syllabes, chacune avec sa partition, vous pour tous autres invisibles en scène chaque fois uniques dans mon regard. Je vous ai plus que vécues rêvées. Vous saurez lire dans le silence votre nom, vous mes muettes sur mes lèvres bavardes.

Mes yeux tournés vers l'intérieur, Homère ou viscères de l'inconscient, scrutent trois mille ans de journées uniques. Sa parole s'écoule, aux rebonds attendus des vers, et aux surprises du récit. Tout est dans l'heure dit, et tous nous revenons avec lui de Troade. Infime et fragile mémoire, et pourtant il n'est pas d'autre Hélène que celle de ses mots, pas d'Hector plus vivant, en ce jour devant nous, que repoussant dans son chant les Achéens vers leurs navires. Tout ce monde cependant n'est que bruits. Nous ne serons bientôt, comme ton peuple, Homère, plus qu'explosion d'un peu d'air dans une bouche au langage gourmet ; mais seule elle pourrait, cette bouche sonore, quel que soit notre mérite, sauver un peu de notre geste.

Ne resterait-il que trois poèmes qu'ils justifieraient d'avoir toute une vie écrit. Combien ne survivent que par quelques vers essentiels, pour en un poème avoir su nous

dire ? *Mais où sont les neiges d'antan !... que sont mes amis devenus... sois sage ô ma douleur et tiens-toi bien tranquille... je sens venir l'hiver de qui la froide baleine... sur le vide papier que la blancheur défend... la treizième revient... cette faucille d'or dans le champs des étoiles... plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures... comme le fruit se fond en jouissance...* Ils valent qu'un peu d'encre et de papier leur soit consacré – la vie d'un arbre sacrifié contre la vie d'un homme, nous ne perdrons pas au change ; d'autres forêts s'élèveront, d'autres hommes parviendront à se hisser jusqu'aux mots de l'humain et un peu de lumière. Tant qu'autour d'une cheminée ils écouteront serrés les uns près des autres dans le bonheur de sentir la proximité, rien ne sera encore perdu. Il restera malgré tout un peu de poésie, qui est aux mots de la prose ce que la foudre intense est à l'électricité de ta lampe de chevet. Je plaide pour ma maison, je plaide pour mon parti, devrait déclarer Homère. Mais que serons-nous d'autre que l'espérance de nous survivre, un jour, un jour, un jour, et les siècles des siècles pèseront de mon poids fragile de mots sauvés pour dire que ce fut et que ce sera jusqu'à la confusion des temps.

Ecoute, Pénélope, Cassandre, toi Laure aussi, et vous, Madeleine alarmée et Manon folle de jeunesse, écoutez ce que dit un Laërte isolé qui à poignées répand le gris des cendres dans ses cheveux blancs. Ma parole incohérente de vieillard, je la veux reprendre et ordonner. Ecoute, Pénélope : ce que je dis par sa bouche fripée est aussi le murmure de ton cœur. Tu entendras, quand s'interroge le jeune homme impatient et craintif d'être adulte, la chanson enfantine, "*Savez-vous planter les choux, à la mode à la mode...*" Discerneras-tu le bavardage confus des servantes éparpillées et légères, qu'un œil sévère ne voit pas – elles le savent.



Il y aura aussi les voix des amis plaintifs et celles insouciantes des adversaires trop certains de leur trop évidente victoire.

Rare est le privilège éblouissant que j'eus de prendre part à la gloire de celles qui tracèrent les amours exemplaires quoique vaines, toutes d'une manière sœurs de cendre, elles qui furent abandonnées en leurs foyers exotiques : Nausicaa ses bras blancs gracieux, Juliette d'une aube unique, Hélène quand nous serons bien vieux, Ariane de quel amour blessée, Dulcinée vers toi je cours du cahot de mon tremblant destrier, Béatrix lins intissés de nos rêves, Laure dont penché sur la fontaine je devine le regard noir – et la treizième revient, c'est toujours la première... Mais dans quel état va-t-elle nous retrouver, cœurs de haillons lacérés par plus d'un mythique Minotaure ? Eve même treizième est toujours première à préférer nos rimes riches aux assurances d'un confort paradisiaque mais ensommeillé. Nous avons cette grande liste de prénoms en gerbe épinglés sur l'oreillette gauche, celle qui avec le temps bat moins fort, alourdie de tant de perforations, du plomb de chaque retour, du gras de l'âge – jamais le pas n'est entendu plus vif que le jour lointain des départs !

Le voici, ce tissu, déchiré d'avoir tant traîné et vêtu tant d'aventures, le voici en quelques pages recousu. Bref fascicule relié : relieur est mon vrai métier ! moi qui ramasse les tissus flottants des discours épars pour donner, à ce corps effrangé, à tâtons par l'aiguille, profondeurs et surfaces montrables où tu reconnaîtras un dessein qui n'est pas tien, ni mien, mais obstinément le nôtre.

Donnez-nous, à nous qui sommes au bout de vos phrases comme des rimes finalement toujours trop pauvres, notre pain quotidien, notre mie de tendresse, fut-elle, la croûte dorée au regard, à la dent un peu rassie...